

# *Ma putain argentine*



Patrick Kurtkowiak

PATRICK KURTKOWIAK

Ma Putain argentine

© PATRICK KURTKOWIAK, 2017

ISBN numérique : 979-10-262-1499-1



Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# ACTE 1

## *C'était avant...*

Je cours. Le monde, les filles, je cours après la vie, je cours après l'amour, ah, ça oui, je cours beaucoup à l'époque: c'était avant ! Je cours après mon ombre, aussi, certains pensent que je m'effraie moi-même mais il se dit tant de choses. Je trébuche parfois et quand je dis parfois, cela veut dire souvent. Très souvent, je rêve de passion absolue, de romances, elles m'entraînent vers l'abîme mais j'en aime la folie. Et puisque les histoires d'amour ne sont jamais simples.... Tout est calme maintenant mais des années plus tôt...

Un sale hiver suivait un sale automne. Tempête sur tempête, la Côte Basque dans la tourmente, plage de Biarritz en état de siège face à l'océan déchaîné, nous avons tout connu cet hiver-là. Biarritz, c'est ma ville d'alors, un bel endroit si vous le connaissez. J'y ai un emploi stable, comptable au Garage Lever, importateur d'automobiles de luxe anglaises. Clientèle snob, argentée, vaguement arrogante, ma collègue se prénomme Colette, je ne me souviens jamais de son nom. Une dame bien mise, permanente impeccable, tailleur strict, elle ne parle que de son chat dont la photo trône sur son bureau. Nous avons cependant des relations courtoises, même réduites à leur plus simple expression:

— On prévoit une accalmie pour ce week-end, Julien.

Julien, c'est mon nom. Julien Renaud, trente-cinq ans, célibataire.

— Nous en avons besoin après ces tempêtes.

Bavardages sans relief, destinés à s'assurer que l'harmonie du duo comptable fonctionne aimablement, le relationnel s'impose. D'ailleurs je sais me montrer caméléon à mes heures, c'est dans l'air du temps.

Nous sommes donc quelques années plus tôt et je me prélasse dans ma vie d'adolescent attardé. J'achète beaucoup de frusques, un vrai «sapeur», j'y laisse une fortune au regard de mes gains modestes mais c'est mon vice; des costumes trois pièces, pour le travail, de la fringue jeune aussi, des marques connues; sans parler des chaussures, des dizaines de pompes, je les aime follement. Je trompe aussi Viviane pour des aventures brèves, sans intérêt mais, surtout, je ne réfléchis pas. Jamais, l'agitation des neurones n'est pas mon fort et cela convient à mon teint.

Je viens pourtant de vivre un drôle d'automne. Un cancer, figurez-vous, mais avant de le savoir indolent, je passe un sale moment. Contrôle de routine chez mon médecin traitant, une jolie rousse qui me veut du bien, les doigts fins de la praticienne me palpent et sentent une boule anormale à hauteur de la clavicule gauche. Suspect, énonce-t-elle. Examens, attentes plutôt longues, je n'ai pas les relations nécessaires pour accélérer le mouvement... Brève hospitalisation à Bordeaux avant que le diagnostic ne tombe et me délivre de l'angoisse du doute: un lymphome folliculaire, rien d'alarmant pour l'heure, cancer paresseux pouvant se montrer capricieux, à surveiller de près. Bordel de cul, ce coup du destin !

Il n'a l'air de rien, le destin, mais il peut vous plomber sévère. Que le ciel vous tombe sur la tête et on se sent soudain mortel. On s'interroge. Et si c'était demain ? Qu'ai-je fait jusqu'alors de mes jours ? Questions stupides pour un jeune homme comme moi superficiel mais qui, brusquement, deviennent essentielles: la vie quoi ! En tous les cas, la mienne en ce temps là.

Il faut vous dire aussi que Viviane partit. Viviane, ma copine, une pétasse à bien y réfléchir mais six mois plus tôt... Couple moderne, semblable à ceux d'aujourd'hui, nous unissons nos solitudes de façon raisonnable, réfléchie; randonnées dans les Pyrénées ou en Espagne, toute proche, soirées devant l'ordinateur à s'évader dans le monde virtuel; un restaurant, de temps à autre, la plage par temps chaud et des voyages charmants vers des contrées lointaines, à la mode; des séjours organisés cependant, nous ne sommes pas des aventuriers des temps modernes mais les enfants choyés d'une époque incertaine. J'ignore aussi les malheurs des autres, c'est suffisant de m'occuper de moi.

Nous faisons bien l'amour, Viviane et moi, du moins je le crois à l'époque. Des coïts un brin mécaniques, en vérité, mais sans avoir croqué la pomme... pour de bon... jusqu'au trognon... Elle me plaque, la garce, après avoir minimisé mes ennuis de santé:

— Ne t'en fais pas, mon doudou, cela n'est rien.

— Le médecin évoque un cancer, sais-tu.

Elle l'entrevoit soudain et panique, il pourrait m'emporter après moult souffrances. Des moments pénibles, appelant des nerfs solides, elle ne se voit pas les affronter, ce n'est pas sa tasse de thé. Car elle pense surtout à sa gueule d'amour, la catin ! Jolie gueule, je le concède, même si elle se crispe parfois lorsqu'elle se voit contrariée. Tout bonnement incapable d'accepter ma galère, la Viviane, elle ne m'aime pas réellement et met un terme à notre relation qui sent le moisi.

Oh, pas aussi brutalement que je l'énonce, ce sont mes nerfs à vif qui poussent à cette interprétation cynique. J'ai besoin de réfléchir, susurre-t-elle, un soir. Crève, salope, sa phrase banale signifie surtout qu'elle désire le meilleur en évitant le pire; beaucoup de couples raisonnent ainsi, n'est-ce

pas, les fragilités cachent souvent l'égoïsme où l'on se complaît dans l'amour de soi, un narcissisme ravageur.

Je l'ai connue sur un site de rencontre quand, las d'errances, je souhaitais une femme semblable aux meubles du nid où je vivais, seul; sobres, fonctionnels, ne heurtant pas le regard par des aspérités qui blessent. D'ailleurs, Viviane n'est pas la première à me quitter ainsi, il y eût Francine qui me reprochait mon manque de maturité, je ne voulais pas lui faire d'enfant. Ou Emma, geignant sur mon absence de fantaisie mais la donzelle ne m'incitait guère à sortir de ma coquille. C'est ainsi, combien d'années perdues dans des histoires oiseuses... Fermez le ban !

Enfin non, ne fermez rien, le temps que je vous raconte comment nous faisons l'amour, Viviane et moi. Avant qu'elle ne sorte de ma mémoire et parte se faire reluire ailleurs. Position classique le plus souvent, je la besogne couché sur elle, sa bouche couinant à mon oreille; des cris de souris coincée dans le piège à fromage, rien à voir avec ceux, sauvages et rauques, dont je connaîtrais bientôt la stridence.

Elle m'enfourche parfois pour que je lèche ses seins, un plaisir où c'est moi qui dérape. C'est qu'ils sont petits ses nibards, un peu mous, pas érotiques pour deux sous. Je fais avec, suçote la pointe, mordille le téton marron jurant sur la peau blanche et laiteuse; j'avale parfois goulûment sa plate poitrine et, oserais-je le dire, elle se permet de jouir. Moi, pas.

Elle prend aussi mon sexe dans sa bouche mais n'y est jamais. Une caresse dont elle ne raffole pas, je le sens bien, destinée à ne pas sembler gourde devant les copines, il faut paraître... Je n'aime pas plus mettre ma langue sur son intimité, trop odorante à mon goût; elle refuse de raser ses poils drus et la transpiration... Nous n'en parlons guère mais pratiquons peu: frustrant, non ?

Un cancer en gestation et une fille qui vous largue, voilà de quoi est fait ce putain d'hiver. Sans compter les tempêtes, comme je vous l'ai déjà dit. Se raccrocher à sa famille, l'amour d'une maman ou l'affection bourrue d'un père ? Oui, mais mes parents sont décédés, encore jeunes d'ailleurs.

Mes parents... De quelle utilité auraient-ils été alors que je les ai quittés, des années plus tôt ? Fougère, petite ville de Normandie, non loin du Mont Saint Michel, la France profonde et son conformisme pesant que j'ai toujours voulu fuir, aussi loin que remontent mes souvenirs. Peut-être la dépression chronique de ma mère y était-elle pour beaucoup ? Ma vieille, ses sautes d'humeur et ses tranquillisants avalés comme des sucres d'orge pour qu'elle s'évade de sa vie médiocre. Et papa qui ne dit rien, picole pour oublier, pas une grosse santé lui non plus. Oui, je me sens vraiment seul cet hiver-là.

Je n'ai plus que ma bite et mon couteau mais conserve toutefois quelques atouts. Car je me sais séduisant, voyez-vous, du moins aux dires des dames. Pas très grand, voire petit format, un mètre soixante quinze environ, musclé et des cheveux châtons clairs, bouclés, qui s'accordent à mes yeux noisette et me donnent l'air de rêver. Cela ne pourrait être qu'un style mais je me complais vraiment dans le romantisme bon ton, même si les chutes sont fréquentes. Je m'y complais d'autant que ces dernières se montrent somme toute légères, je ne suis qu'un égocentrique plutôt insensible.

Il n'empêche, se retrouver seul après des mois de vie commune me perturbe et je vois souvent Michel, mon seul ami. Il se moque, lui, du romantisme dont je fais mes choux gras, son plaisir se trouve dans la pêche qu'il pratique plus au nord, le long des plages des Landes; il y plante ses cannes face au soleil couchant et, hardi matelot, ramène des fricassées qu'il cuisinera avec la science étant sienne, le gonze n'a guère d'autres plaisirs. Ou du moins, si, des plaisirs amoraux car il va aux putes, l'enfoiré. Dans des



bouges espagnols où, dit-on, de belles créatures venues d'Amérique Latine s'offrent à qui veut bien payer. Ah, ces Ibériques !

Nous en parlons parfois mais l'amitié qui nous lie n'inclut pas les confidences trop intimes. Michel Campet est retraité, natif du sud-ouest, costaud bien qu'un peu chauve, ancien joueur de rugby, il joue un peu le rôle du père que j'ai mal connu et s'arrange d'une misogynie cachant sûrement un passé douloureux. Il se moque aussi de Viviane qu'il n'aime pas :

— Le genre de femmes qu'on épouse; même pas belle, ironise-t-il.

— Ne joue pas les machistes, du con.

Je me la joue, moi, affranchi, sans lui avouer combien m'intriguent les bouffées de désir qui, souvent, m'assaillent. Un corps de femme se dévêtant sur la plage, l'été, une croupe ondulant sur les trottoirs de la ville et je bande; il m'arrive même d'imaginer le grain de peau d'un sein explosant sous un tissu moulant ou bien le goût d'une langue me parcourant et je bande à nouveau ! Des érections gênantes, surtout sur la plage, en vêtement de bain... Je me suis bien gardé jusqu' alors d'en explorer la cause mais désormais...

Je me décide à avouer mes fantasmes à Michel qui, lui, ne se prive pas de les vivre. Il botte pourtant en touche, blasé, semble-t-il, ou peut-être trop âgé pour en être amusé. L'amour et moi, semble indiquer son air dubitatif, sans qu'il ne se prive d'une provocation ultime :

— Essaie la masturbation, ça aide. Quoique une belle pute !

— Le corps des femmes n'est pas à vendre.

— C'est comme offrir des fleurs à une dame, sauf que les grues font ce

qu'elles veulent de l'argent que tu laisses.

Il faudra que le ruffian m'explique un jour pourquoi une garce le détruit.

Oui, tout cela fait partie de mon existence d'alors, avant que je ne commence à fréquenter un bar pour solitaires. Un endroit connu de tous ceux qui, comme moi, trompent leur mal-être en le confrontant à celui des autres. Des abîmés de l'amour, divorcés, séparés ou ne connaissant pas l'aventure du couple, clientèle d'âge mur, les plus jeunes vivent encore dans leurs rêves et les vieux n'ont plus de désirs.

On échoue là sans le vouloir, à la recherche de tendresse pour les uns ou d'un coup à tirer pour d'autres et que vive la bagatelle ! Ne pas dormir seul semble la hantise de tous, aventures sans lendemains, le plus souvent décevantes où l'on s'échange le numéro de portable, au petit-déjeuner, par politesse plus que par envie réelle de se revoir. Et l'on revient hanter le lieu où, autour d'un verre, on rêve de faire mieux que la fois précédente. Pas belle, la vie ?

Cela dure jusqu'à l'été et je pars en vacances. J'ai sérieusement besoin d'une pause, trop tristes ces histoires d'un soir; démoralisantes, déprimantes, même si mon physique avenant me permet de ramener de belles pièces lorsque je pêche au gros. Belles pièces, hum, tout est relatif mais par les temps qui courent...